

Bleue comme la frontière

Lise Blouin

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blouin, L. (2004). Bleue comme la frontière. *Brèves littéraires*, (67), 82–87.

LISE BLOUIN

Bleue comme la frontière

Elle serait journaliste ! À dix ans, elle se donnait de l'importance avec cela. D'un crayon à la mine arrondie, elle griffonnait régulièrement les pages échevelées du carnet qui la quittait rarement. Elle créait son propre dictionnaire, pour le jour où... Des mots qui ne se trouvaient pas dans le petit dictionnaire de l'école, comme *ouinchire = vitre avant de l'auto*, ou *tchestefild = divan*, ou encore *souéteur = chandail chaud*. Elle aimait particulièrement ce dernier mot, plein de l'attention de son père quand il disait *Hé, fille ! Mets ton souéteur pour sortir, il fait un peu frais*.

Elle habitait un village des Cantons de l'Est, à moins d'une vingtaine de kilomètres de la frontière des États-Unis, où jamais on ne croisait un Américain. Pourtant l'anglais colorait presque toutes les activités d'une journée. Le vocabulaire chatouillait ses oreilles, mêlé qu'il était à la prononciation québécoise de la première moitié des années cinquante et encore peu influencé par la télévision, à peine implantée dans son village. Déjà que dans les livres un *litte* s'appelait un lit, qu'une *couvarte* devenait une couverture et qu'étable et étafle, malgré leur ressemblance, n'étaient pas du même genre. La différence entre la langue parlée et celle qu'elle apprenait à l'école la remplissait de stupéfaction. Elle s'empressait de noter

ses découvertes comme autant d'éléments incongrus d'un paysage sans cesse en évolution.

Cette journée-là, son grand-père maternel était venu annoncer à sa mère qu'il allait aux bleuets le lendemain. Généralement, celle-ci l'accompagnait. Dans une journée, elle pouvait remplir à elle seule deux grosses chaudières de vingt livres. De quoi réjouir toute la famille. Le grand-père en récoltait presque autant, mais il était *ratoureux*, disait la mère, sans doute parce qu'il laissait des branchages et des feuilles à travers les fruits, peut-être même des insectes (traduction de *bébittes* dans le carnet de la petite). Sa provision à elle passait directement de la chaudière aux tartes et au plat de pouding. La fillette savait que c'était sa sortie de l'été préférée. Lorsqu'elle l'a entendue répondre *J'file pas, j'pense que j'irai pas*, au lieu de sortir son carnet de vocabulaire pour y inscrire *filer = se sentir en forme*, elle s'est exclamée *C'est moi qui va y aller d'abord !* Sa remarque a pris sa mère de court, plus habituée à la voir fouiller les livres qu'à rendre service. Après quelques minutes de réflexion, *Bien... peut-être que... si tu réussis à convaincre ta cousine*, sa mère lui donnait sa chance. Déjà elle courait chez sa cousine. Elle pourrait enfin connaître ce que les adultes appelaient *les lignes*, là où on cueillait les bleuets, des lignes qu'elle imaginait bleues ! Le grand-père hochait la tête, pas si certain de vouloir être accompagné par deux jeunes écervelées.

La Studebaker noire du grand-père avait passé l'âge du remisage. À 84 ans, le vieux s'entêtait à la conduire. Il aimait ses petites randonnées de l'autre bord des *lignes*, il y avait ses endroits favoris (*spots*)

pour la pêche ou pour la cueillette des petits fruits. Autour, on ne voulait plus qu'il l'utilise lorsqu'il était seul, d'où la présence imposée des filles ce matin-là. Quel secours auraient bien pu apporter une adolescente de 12 ans et une fillette de 10 ans ? Qu'importe, il ne partait pas seul. *Pas de folleries papa ! Vous me comprenez ? Ya les filles...* avait dit la mère, sentencieuse. Les sourcils de la fillette exprimaient des questions qui brouillaient son silence.

L'auto s'essoufflait dans les côtes et les tournants de la route de gravier, et une fumée s'échappait alors du capot. Les filles s'esclaffaient de voir leur grand-père sortir pour donner à boire à l'auto à même les ruisseaux, à croire qu'elle était une bête. Moqueuse, l'adolescente hennissait ; l'autre riait en se tenant les côtes. *Les p'tites filles, tenez-vous tranquilles, on arrive aux lignes.* Intriguée, la plus jeune baisse la vitre arrière pour y passer la tête. Elle surveille les lignes. Sur la route, dans les boisés, sur les fils électriques. *Où ça, des lignes ?* Elle questionne sa cousine que son air hautain semble dire *T'es ben niaiseuse !* L'auto s'immobilise à un poste de garde et le grand-père, en habitué, baragouine quelques mots en anglais. La fillette est à l'affût des moindres indices. L'officier tracerait-il une ligne sur l'asphalte pour qu'on la franchisse, ou en dessinerait-il une sur le *ouinchire*, ou ferait-il un signe quelconque de la main ? Rien d'autre qu'un assentiment discret de la tête accompagné de quelques mots en anglais. Si la petite avait son carnet, elle risquerait une interprétation. *Traverser les lignes = parler en anglais.* Tout de même elle ajouterait un point d'interrogation, elle n'est pas absolument certaine de son interprétation.

Toute à sa réflexion, elle reste silencieuse malgré les pitreries de sa cousine. L'auto s'immobilise devant un magasin général. Sans un mot, le grand-père claque sa portière et se dirige vers le magasin. Les filles se regardent, hésitent, puis décident de le suivre. L'endroit est un ramassis de choses hétéroclites, des outils de jardinage, des objets pour la cuisine, de la nourriture, des vieilleries. La fillette s'arrête devant un étalage de mini-bouteilles, qui devaient jadis contenir des médicaments. Elle en prend une bleue et la fait tourner dans la lumière, songeuse. Sa cousine examine le comptoir de friandises. Dommage qu'elle n'ait pas apporté un peu de sous. Le grand-père, lui, sait ce qu'il veut. Il commande deux grosses boîtes de tabac à rouler. Il se tourne vers les filles pour leur demander si elles veulent quelque chose. Fièvre, la plus vieille attrape deux tablettes de chocolat qu'elle dépose sur le comptoir alors que la plus jeune s'empresse d'aller chercher sa fiole bleue. Le grand-père a déjà payé son tabac lorsqu'elle arrive à la caisse. Sans se préoccuper de ses petites-filles, il franchit la porte du magasin, les abandonnant à leur butin. L'adolescente hausse les épaules et replace le chocolat sur l'étagère ; déçue la fillette disparaît derrière une rangée ; lorsqu'elle se sait à l'abri des regards, en douce elle glisse la bouteille au fond de sa poche et, la tête haute, rejoint sa cousine. Elles sortent en riant, étonnées de l'indifférence du vieux. Tout à son affaire, ce dernier ouvre le coffre arrière pour déposer chaque boîte de tabac au fond des grosses chaudières destinées aux bleuets. Devant ce comportement de plus en plus bizarre, les filles s'esclaffent. Sans un mot, le vieux reprend le volant, direction les champs de bleuets. Assises à l'arrière,

elles chuchotent. La plus jeune sort discrètement de sa poche la mini-bouteille et leurs rires redoublent. Plus moyen maintenant de les calmer. Excédé, le grand-père leur ordonne de se taire. Quel effet pensait-il obtenir ? L'une s'étouffe dans une cascade de rires et l'autre dit qu'elle n'en peut plus, elle doit aller aux toilettes. *Ben r'tenez-vous un peu, vous ferez ça dans le champ.* Rien pour les calmer !

Toute la journée, juste d'entendre leurs éclats, le grand-père sait où elles sont. À la dérobee, elles observent leur grand-père s'esquinter à la tâche, courbé, silencieux. Lorsque son contenant de ramassage est plein, il se presse d'aller le verser dans une des chaudières. Les filles le suivent, plus par mimétisme, elles n'ont pas grand-chose à transvider. *Hé !, grand-papa, t'oublies d'enlever ta boîte de tabac,* lui fait remarquer la plus jeune. Le vieux, le corps raide et la moustache entre ses dents, marmonne *Tu ferais mieux de te mêler de tes affaires, t'avances pas vite vite à ce que je vois.* Et il secoue le contenant qu'elle porte au bout d'une corde passée autour de son cou et qui est encore à moitié vide. *Envoyez, toutes les deux, plus vite que ça.* Régulièrement, le vieux se rend à l'auto transvider ses contenants. Personne ne pourrait dire maintenant que les chaudières contiennent autre chose que des bleuets. Les filles ramènent moins du quart de sa récolte ; elles n'ont pas sa chance, rien pour gonfler artificiellement leur cueillette. Vers seize heures, le grand-père annonce qu'il est temps de lever le camp. Seize heures déjà ! Encore une demi-heure voudraient demander les filles, mais leur supplique reste étouffée dans l'écho de leur exubérance. Assises à l'arrière, elles sont maintenant silencieuses. La plus jeune pense aux reproches à venir. À peine si sa mère

pourra faire deux poudings, et rien à mettre dans les bols des petits, avec du sucre et de la crème.

V'là les lignes. Vous avez besoin de vous la fermer, les p'tites filles. Le ton du grand-père se fait menaçant. La fillette pense qu'enfin elle pourra éclaircir le mystère et se fait plus observatrice qu'à l'aller. *Rien à déclarer ?* En français, cette fois-ci. Les lignes ne sont donc pas anglaises, et en imagination elle corrige sa première version du mot et note *traverser les lignes = changer de langue*. Le grand-père répond que oui, il rapporte des bleuets. *Rien d'autre ?* La plus jeune étouffe sa spontanéité en pensant à ce qu'elle cache au fond de sa poche alors que sa cousine la bouscule un peu. *Chut !* Il a dit pas un mot. Pas un mot de la part du vieux non plus sur les boîtes de tabac...

Les *lignes* franchies une deuxième fois, le mystère reste entier pour la fillette. Tout le trajet du retour, elle cherche à comprendre. Pourquoi les bleuets ? Pourquoi pas le tabac ? À son arrivée à la maison, elle s'efface dans sa chambre. Pas envie d'entendre les reproches de sa mère. Elle sort son carnet, réfléchit le crayon dans la bouche. Finalement elle écrit *traverser les lignes = cacher des choses*. Elle imagine la marchandise que le grand-père rapporte régulièrement sous ses poissons, ses fraises, ses framboises... Une ligne toujours sépare ce qu'il déclare de ce qu'il tait. En ce qui la concerne, la ligne emprunte la couleur de sa fiole. Bleue.